

PASSONFONTAINE

[Extrait du livre de l'Abbé Alfred BOUVERESSE]

« *de cicon... à la grâce dieu* »

Histoire des villages du canton de Vercel (Doubs)

Au dictionnaire des noms de lieux qui voit comme étymologie un homme germanique : Basso le mot fontaine (*voir cependant Vernierfontaine*), les latinistes du village, s'appuyant sur la connaissance du territoire, préfèrent : *passim fontana*, c'est-à-dire : çà et là des fontaines, des sources de côté et d'autre. Le nom n'a pas subi de déformation notable au cours des siècles, il est parfois écrit Poissonfontaine au XIV^e s. Et de l'eau il y en a à Passonfontaine, vingt sources y ont été captées pour les besoins du village et des nombreuses fermes.

La source de la Barcheule est peu éloignée du territoire de Rantechaux. Ce sont les sires de Cicon qui firent construire une scierie sur ce ruisseau peu avant qu'il ne se précipite dans un entonnoir de 18 mètres.

Un barrage retenait les eaux pour cette « usine de la Barcheule », comme on disait, sise près du Creux de la Rasse (*rasse = scierie*). La scierie était déjà en ruines au début de ce siècle, sa naissance pouvant remonter au XVI^e s. La source fut vendue à la commune de Rantechaux et l'eau conduite dans le réservoir dominant ce village.

La source de Petite Fontaine, conjuguée avec une autre au centre du village, alimentait l'abreuvoir et la « Fontaine du Bas ». Ce point d'eau fut très utile pour les maisons ne possédant pas de citernes. Un lavoir couvert vint compléter les services, il est aujourd'hui transformé en atelier public de distillation pour les communes de Passonfontaine, Avoudrey et Longemaison ; l'eau, devenue inutile, s'enfonça à proximité dans une faille de rochers.

La source du Lion, également au village, eut la même utilisation que la précédente, avec lavoir démolé vers 1950. Les trois sources de Barchet ou Barchay alimentaient à partir de 1902, quatre bornes-fontaines dans le village, un lavoir public démolé en 1943 et un abreuvoir encore utilisé. Toute l'eau se déverse dans le principal barrage de Barchet, paradis des ramasseurs de grenouilles. Viennent également au barrage, la source du Fonteny et les deux sources du Cerneux dont l'une appartenant à un particulier est agrémentée d'un vivier. La source d'Enteroches aboutissait directement au moulin à l'aide de tuyaux en bois, emboutis avec de la marne.

En fait ce sont trois barrages successifs qui au débouché de Barchet régularisaient le moulin de Chantereine établi en contrebas, Chantereine ou Chanterenne c'est le lieu où chantent les rénettes, les grenouilles. L'eau était amenée par canalisation sur une turbine verticale, elle disparaît peu après le moulin pour resurgir, dit-on, 8 kilomètres plus loin à Martinvaux sous le nom de Réverotte. En 1852 le moulin, outre deux meules à moudre le grain, comptait une scierie, une ribe pour le chanvre et une huilerie. Mais ce

ne fut jamais un grand moulin, suffisant avec peine aux besoins des gens du village, vers 1870 il n'était plus d'aucune utilité ; il avait existé avant 1481.

Autres sources : celle des Bois de Cicon que l'on tenta en vain de capter vers 1910, et la Source de Rocherot utilisée pour le bétail. Le niveau d'eau de « chez d'Antoine » pourvoit aux besoins de cette ferme ; la source de Durfort pour la ferme de ce nom ; la source du Colot pour les deux fermes de « Chez Ris » ; la source de « Chez les Veuves » pour cette même ferme. Deux sources alimentaient « Chez Février » et « Chez les Pierre » et ne servent plus qu'aux animaux au pâturage. Plus abondante était la source du Pré Fromont qui fit tourner le moulin et la scierie des Seignes et dont l'eau qui se perd, va, elle, resurgir à la Loue. La source du Prélôt enfin fut vendue à la commune de Longemaison. À part les Seignes qui ne l'ont pas encore, le village et les autres fermes bénéficient de l'eau de la Loue depuis 1968.

Passonfontaine, à l'écart des grandes et moyennes communications, était autrefois plus privilégié. Un vieux chemin, à l'époque gallo-romaine, puis aux temps féodaux, connut un certain trafic ; venant de Nods par Rantechaux il semblait se diriger vers Flangebouche

Des monnaies romaines, de l'empereur Antonin le Pieux (138-161) et de Faustine sa femme, furent trouvées au siècle dernier, non loin de cette route. Il est souvent question du château de Durfort, détruit en 1347, comme situé à Passonfontaine. En fait il se trouvait bien sur l'arête rocheuse qui prend naissance près de la ferme de Durfort, mais tout à fait à l'autre extrémité de cette arête, donc sur la commune de Nods, près de la ferme du Séminaire.

L'histoire de Passonfontaine est toute entière née de Cicon et de son rayonnement, à peine s'infiltrera au cours des âges l'influence du prieuré de Morteau par le biais d'Eysson. Ce sont les serfs de la seigneurie de Cicon qui défrichèrent pour le compte de leurs maîtres, entre les XII^e et XVI^e s. Les défrichements s'appelaient alors essarts, le nom en a été conservé pour les Essarts Renaud, les Essarts dessus et dessous, les Essarts Chafouzot, les Essertelots ou petits essarts, le Pré des Brandons ou bois brûlés, les Cernay, et Rondefosse ou essart de forme arrondie. La Combe au moine et les Ave Maria ne sont pas un indice suffisant de travail par les moines.

L'histoire de Passonfontaine s'est toute entière déroulée à l'ombre de Cicon. Les châteaux de Cicon et de Durfort veillaient là tout près, très près, trop même, car de tous les villages formant cette seigneurie, Passonfontaine est de loin celui qui compta le plus de sujets mainmortables, plus des trois quarts des habitants. Epenoy et Arc n'en avaient que la moitié. C'est dans les terriers de Cicon, c'est-à-dire dans les livres de comptes des terres de la seigneurie, que se lisent les devoirs des habitants (chap. 4). La tradition veut qu'il y eu au village une maison forte avec une tour, ceci au Clos de la Tour. Ce n'est pas impossible vu le fief important que constituait le village ; et cette maison, détruite pendant les guerres de Charles le Téméraire, aurait été remplacée peu après par celle que construisit Antoine Vernerey.

Henri de Cicon avait, en 1500, affranchi de la mainmorte un certain Antoine Vernerey et lui avait confié une charge aussi importante que bien rémunérée. Sa mission consistait à tenir les comptes et à emmagasiner tous les revenus de la partie de seigneurie autour de Passonfontaine. Antoine Vernerey ajoutait à cette fonction d'intendant de Cicon, celle de bailli d'Eyson pour le prieuré de Morteau. Il obtint le 11 août 1524 la permission pour les habitants de Passonfontaine d'avoir leurs fours particuliers, moyennant redevances aux seigneurs. Aussi, vers 1520, il entreprit la construction de deux maisons à la mesure de sa richesse et dans le style de celles des nobles de l'époque. Ces deux maisons nous sont conservées dans le quartier bas du village et ont un cachet certain. Antoine Vernerey mourut en 1532 et c'est son fils, prénommé également Antoine, qui terminera les édifices, étant entré lui-même dans la plupart des fonctions de son père.

Ces maisons sont donc typiquement du XVI^e s., avec leurs jolies fenêtres à meneaux et à accolades, simples et doubles. Celle des deux qui est appelée « la grosse maison » fait l'objet d'une étude spéciale dans le cadre des « Maisons Comtoises ». Ses dimensions s'expliquent par son rôle d'entrepôt d'une part et par tout ce qui était nécessaire au roulement d'une maison bourgeoise d'autre, part. Un avant-couvert reposant sur deux piliers protège l'entrée principale. Dans la pierre est sculptée la croix de saint Antoine, en forme de T, patron des deux constructeurs. Le grand tué en pierres est un peu postérieur, 1634, et des plafonds « à la française » remplaceront les premiers, vers 1680. À l'entrée de la jolie cave est une cache astucieuse par le jeu d'une grande pierre qui pivote. Toute la maison fut couverte en zinc jusqu'au début de ce siècle.

Antoine Vernerey acquit même une partie de seigneurie à Rantechaux, comme son père il fut enterré à l'ancienne église de Passonfontaine et leurs restes ramenés en 1834 au pied de la chaire de la nouvelle église. Sur leur tombe en écriture cursive semi-gothique est écrit : Cy gist feu honorable home Antoine Vernerey... qui trespassa le... M Vc XXXII. Dieu aye son ame. Cy gist aussi feu honorable home Anthoine Vernerey fils dudict feu honorable Vernerey à son vivant chastelain de Rantechaux lequel trespassa le premier jour de ... (15).

Au service de Cicon Jean-Baptiste Richardin est bannelier en 1620, il veille sur ce qui est en ban, ce qui est réservé au seigneur. En 1772, Jean-François Maréchal est dit garde du siège de Cicon. Au village, l'appartenance est bien marquée avec : le Bois du Roi, le Bois de Cicon, le Clos Monsieur, le Clos la Tour, la Seigneurie, les Corvées, la Combe de Joux.

En 1777, Charles-Louis Bonnaventure Pourcelot, avocat au Parlement de Besançon, vend à Jean-Claude Jacquin le moulin de Chantereine et les terres, pour 18 000 livres : « 1) une maison dite de Chantereine avec trois moulins à bled et deux scieries, aisances de dépendance ; les étangs, cours d'eau et droits relatifs aux usines selon l'accensement fait par Henri de Cicon le 15 mars de l'an 1481, le tout de la totale justice et seigneurie de Cicon en condition franche sauf droit de lodz et retenue pour le seigneur.

2) et cinquante sept journaux dont quelques-uns dépendent du prieur de Morteau à cause du domaine d'Eysson en condition mainmortable ».

Dans les comptes de la seigneurie de Vercel de 1631, il est dit que des hommes de Passonfontaine et d'Eysson sont sujets du prieur de Morteau et que leur avouerie se paie à la seigneurie de Vercel. Le prieuré de Morteau possédait donc quelques terres et sujets à Passonfontaine au titre de son domaine d'Eysson. L'église dépendait complètement de l'église priorale d'Eysson, quant aux bénéfices, au patronage et à la nomination du curé. Cette sorte de tutelle particulière, échappant au diocèse, avait cessé en 1711 car le curé dans ses registres le précise souvent, quand il parle de son église : « ab ecclesia d'Eysson avulsa fuit » (détachée de l'église d'Eysson).

La paroisse de Passonfontaine est ancienne, son église existait au XII^e s. et bénéficiait de la protection et des libéralités de la famille de Cicon. Guy de Cicon donne en 1316 « à l'englise de Poissonfonteinne cinq solz de rante pour une lampe à touz jours mais, essis sur mes censes de Poissonfonteinne. Item je doin a curié de Poissonfonteinne vint solz ». Besançon Clément est curé du village en 1404, « Maître » Pourcelot l'est en 1646 et Jacques Lapprand en 1680.

Les plus vieux registres paroissiaux de Passonfontaine sont déposés aux Archives Départementales pour la période 1712-1734 et sont en mairie du village à partir de 1767. À vrai dire il s'agit de copies des actes conservés au Greffe de Baume, couvrant les années 1767-1838, car tous les registres avaient brûlé dans l'incendie du village en 1838.

Les noms de familles relevés, depuis le recensement de 1657 et jusqu'en 1734, sont les suivants :

Vernerey, Pourcelot, Maire-Tanchand, Maire, Jeunot, Berger, Bôle, Isabey, Bretillet, Bourdenet, Richardin, Gatoillot, Courtot, Sancey, Roy, Duprey, Fernier, Cordier, Belpois ou Bépoix, Roussey, Duboz, Jeanpetit, Mignot, Bouhéliier, Belin, Guyot, Marguier, Myotte, Martin, Gaiffe, Routhier, Perrette, Humbert, Baverey, Renaud, Risse.

En 1800, Viennet, Bertin, Maréchal, Mesnier, Tournier, Philiponet, Sergent, Vuillemin, Renaud, Bourney.

Faute de documents plus anciens, nous ne connaissons d'instituteurs qu'à partir de 1730 et c'est alors Claude Joseph Gauthier, lequel est en même temps maire de la justice d'Eysson. De 1737 à 1791, se succédèrent huit instituteurs au village, dont sept portaient le nom de Vernerey. Passonfontaine compta jusqu'à 700 habitants au cours du XIX^e s., lorsque l'école fut obligatoire pour garçons et fille et que l'hiver n'était pas trop rude, les enfants emplissaient trois salles d'école. Le gros problème concernait les enfants des fermes, tout d'abord, les garçons seuls fréquentaient l'école et encore seulement pendant les quatre mois d'hiver, ensuite si la neige était trop haute il n'était pas possible, surtout aux écoliers du fond des Seignes, de venir à Passonfontaine.

Lorsqu'ils venaient, c'était avec le dîner dans la musette et qu'il rechauffait à midi sur le fourneau de l'école. Puis les familles, et surtout lorsque les petites filles fréquentèrent l'école, s'arrangèrent avec des gens au village pour accueillir les enfants à midi et éventuellement la nuit lorsqu'il faisait trop mauvais. Les religieuses de la Sainte Famille

entre 1958 et 1977 jouèrent ce rôle d'accueil pour les écoliers. Et voilà qu'en 1978 l'unique école de Passonfontaine est menacée de suppression vu le trop petit nombre d'enfants...

Le registre des délibérations municipales donne un bon parallèle de deux contrats d'instituteurs pendant la période révolutionnaire et en dehors. « Louis Vernerey est engagé pour l'hiver, en l'an 3, pour apprendre les enfants à lire, à écrire, l'arithmétique suivant leur portée, sonner matin, midi et soir, sonner la retraite chaque soir d'hiver et même dans les temps montés et dangereux ». Dès l'an 5 l'instituteur a déjà retrouvé le rôle d'auxiliaire du curé qui était habituellement le sien. Florince Guillaume est engagé en 1837 « pour enseigner les garçons pendant l'hiver ; pour enseigner petits garçons et petites filles pendant l'été si M. le curé le juge à propos, mais s'il n'a pas dix élèves il sera libre de ne pas tenir classe, il recevra cinquante centimes par élève par mois ; il sonnera matin, midi et soir, les offices du dimanche et les coups de morts moyennant cinquante centimes par moribond ; il sonnera la retraite du 1^{er} novembre au 25 mars, il chantera toutes les messes hautes, il assistera le prêtre chaque fois qu'il en sera requis et il recevra 225 francs par trimestre. Il aura le logement et le fourneau gratis, pour son chauffage il est libre d'extraire dix voitures de tourbe dans les tourbières du village et il aura droit à l'affouage ». Avant l'incendie de 1838 il n'y avait pas de maison d'école pour les garçons, on voit le Conseil se rendre chez Ambroise Bourdenet pour l'inviter à laisser son « poile » pour y enseigner les enfants pendant l'hiver ; le premier enseignement donné aux filles date de 1840 environ.

La peste frappa durement le village en 1774, tuant trente trois personnes en un mois. Elle récidiva en 1784, trente et une personnes moururent encore, toutes ces victimes furent enterrées à l'écart en un lieu qui se nomme toujours « Sur les Morts ». Jean-Claude Gatoillot était alors chirurgien juré et exerçait la médecine à Passonfontaine.

L'église actuelle fut construite en 1813 comme on peut le lire sur une pierre à l'entrée du clocher-porche « Joannes Claudius Jacoutot e loco Marchaux huyus ecclesiae operis conductor 1813 » (Jean-Claude Jacoutot de Marchaux organisateur des travaux de cette église). C'est une église classique dans laquelle il y a de notable, outre la tombe déjà signalée, une Vierge du XVI^e s. en pierre polychrome, avec manteau et couronne, et les fonds baptismaux dont la cuve en pierre brute repose sur un pied octogone.

Au clocher, la petite cloche est une des plus anciennes du diocèse, elle est de 1649 et donne le la dièse, sa marraine fut Jeanne Belot et son parrain le célèbre Jean Vernerey, dit la Route, qui venait de s'illustrer lors de la guerre contre les Suédois. La grosse cloche eut pour parrain Théodule Gatoillot et pour marraine Colombe Vernerey. L'ancienne église, qui tombait de vétusté et fut rasée avant 1813, était située où se trouve l'actuel monument aux morts, au centre de l'ancien cimetière. C'est en 1911 que le nouveau cimetière remplaça le premier.

En 1833 Passonfontaine se trouve trop imposé par rapport à d'autres villages, il se juge ainsi : « La commune de Passonfontaine se trouve isolée, composée presque en totalité de chaumières éparses situées dans les montagnes boisées, sur aucun passage, étrangères à tout commerce, habitées pour la plupart par de très pauvres gens. Pendant que les maisons de Longemaison sont beaucoup plus belles, habitées par des gens plus riches et employés à une culture plus considérable et moins imposés qu'à

Passonfontaine ». Les registres de baptême de ce village sont les seuls du canton qui aient la distinction suivante à propos des parents : « du rang des cultivateurs et du rang des pauvres ». Les fermes sont souvent appelées les censes de Passonfontaine, même après la Révolution, c'est assez dire que les dures conditions de la féodalité se poursuivaient sous d'autres formes. Il est dit, toujours en 1833, que les habitants ne brûlèrent l'hiver pratiquement que de la tourbe et que celle-ci est amodiée en autant de portions qu'il y a de feux et ménages et que le garde champêtre est tenu de visiter annuellement toutes les cheminées.

Le 10 mai 1838, un incendie détruisit presque toute la partie du dessus du village, y compris la mairie et une bonne partie de ses archives, la nouvelle église fut épargnée. La reconstruction du quartier se fit, et pour cause, en utilisant plus de pierres que de bois et en choisissant comme couvertures de toits les petites tuiles produites sur place à Passonfontaine par une tuilerie importante. Sise au lieu qui s'appelle encore « la Tuilerie » elle prélevait ses terres à « Champs courbes », « Combe Lamblin » et « Barchet », et produisait en 1847 : 250 000 tuiles, placées dans les cantons de Vercel, Pierrefontaine et Montbenoit ; 1847 est aussi l'année d'un important incendie au village, le 15 juillet.

En 1852 la production de tuiles n'est plus que de 120 000 à l'année, la tuilerie cessera tout à fait vers 1880. Ce furent les constructions neuves du XIX^e s. qui réunirent quelque peu « les deux Pesses ». Passonfontaine-village était en effet autrefois composé de deux quartiers qui avaient nom : la Pesse du dessus et la Pesse du bas. La pesse étant l'ancien nom de l'épicéa en Franche-Comté, il est permis de penser qu'il y avait au moins une pesse vénérable et remarquable dans l'un et l'autre quartier, à moins qu'il y eut tout simplement une pesse entre les deux portions de village.

Après l'incendie de 1838, la mairie, les écoles et la fromagerie furent réunies en un même bâtiment à la Pesse du bas. Avant cette grande fromagerie industrielle, il y eut plusieurs petites fromageries disséminées sur tout le territoire, parfois une par ferme ou par groupe de fermes. Les petits fromages étaient vendus à tempérament.

Trois familles de Passonfontaine devinrent, sous la Maison de France au XVIII^e s., familles bourgeoises ayant blasons. Les Maire-Tanchard dont les armes portaient trois épis d'or. Les Pourcelot dont le blason se lit ainsi : d'argent au sanglier passant de sable sur une terrasse de sinople. Christophe Pourcelot occupait des fonctions de notaire en 1620, fonctions qui resteront privilégiées dans cette famille. Les Pourcelot furent si nombreux à Passonfontaine qu'il fallut leur donner des sobriquets pour les désigner plus sûrement, il y eut même à une certaine époque : douze Louis Pourcelot.

Les Vernerey connurent les mêmes problèmes et les sobriquets restèrent parfois accolés à leurs noms à l'état civil. Il y avait Vernerey-Essarts, Vernerey-la-Côte, Vernerey-Cruchièrre, Vernerey-Cosaques, Vernerey-Drin-Drin, Vernerey-Mossieu.

Antoine Vernerey et sa descendance

Il est celui dont il a été parlé plus haut, bailli d'Eysson, intendant des seigneurs de Cicon, mort en 1532. Antoine II, son fils, juge et châtelain de Rantechaux, avait épousé, avant 1550, Jeanne Saulget. Ils eurent un fils Jean, citoyen de Besançon en 1602 et qui

fut le père de Jean II Vernerey dit la Route, sergent major de bataille pendant 20 ans au service de l'Espagne, blessé et prisonnier des Français en 1633. Évadé on le retrouve commandant le château d'Usier qu'il défendit avec succès contre les Suédois du duc de Weimar en 1639, et un ou deux ans après, contre les troupes françaises dont il repoussa toutes les tentatives.

Il reprend aux français en 1643, Baudoncourt, Faucogney et Lure. Cette belle défense et d'autres exploits du capitaine Vernerey dans les guerres de Flandre, lui valurent des lettres d'anoblissement qu'il obtint du roi d'Espagne le 19 octobre 1650. Marié à Anne Belin il eut un fils Jacques François né en 1644, leur descendance existe toujours mais plus à Passonfontaine. C'est ce Jean Vernerey la Route, comme il a été dit, qui fut parrain d'une cloche en 1649. Les armes de cette famille étaient : de gueules au sautoir d'argent, au croissant de même en pointe.

Antoine Vernerey, celui du début, avait eu un autre fils, Gérard. Il fut receveur de la maison de Chalon à Arbois, poste identique à celui de son frère Antoine II à Passonfontaine pour les de Cicon.

Gérard fut le père de Jean-Baptiste Vernerey qui devint un très bon littérateur. Né vers 1540 à Passonfontaine, il fit ses études à Dole et à Paris et les acheva à Pavie et à Padoue à la suite de l'ordonnance de Philippe II du 8 mai 1570, interdisant aux Franc-Comtois d'étudier et d'enseigner hors de la Comté. Il est l'auteur de trois ou quatre ouvrages philosophiques en latin, parus en Italie de 1565 à 1571. Il revint en France et mourut peu après, en 1575, n'ayant pas encore quarante ans.

Son fils Pierre fut le père de Nicolas Vernerey, procureur de la seigneurie de Passavant pour le Comte de Wurtemberg ; Nicolas, mort en 1600, fut l'ancêtre de la branche dite Vernerey de Servin, laquelle s'éteignit à Baume-les-Dames avec Pierre Mathieu Vernerey de Servin dont la fille, Hélène, avait épousé Antoine Bouveresse. Nicolas fut aussi le frère ou le père de Guillaume de Vernerey, de Passavant, seigneur de Montcourt, anobli par lettres patentes en 1623, sa descendance subsiste à Paris.

Les fermes de Passonfontaine

À la limite des Granges d'Epenoy se trouve la ferme des champs Guillot ; plusieurs fois brûlée, elle a cependant conservé une plaque de cheminée de 1723, armoriée d'un écusson répété quatre fois, représentant un croissant d'une part et un chevron accompagné de trois étoiles d'autre part et surmonté d'une couronne marquisale.

Près du village, des fermes ont entièrement disparu : Les Chenots, l'Essart-Renaud (six maisons), Sur et Sous la Côte (cinq maisons), La Frête. Depuis la seigne de Barchay, où se trouvait une fontaine avec son lavoir, un chemin sur la droite conduit aux Essarts, la ferme des Essarts-Dessus a brûlé en 1941, celle des Essarts-Dessous porte la date 1777 et fut une célèbre cache pour les prêtres réfractaires pendant la Révolution.